

La Bible : comment la considérer ?

Plan : Introduction : la Bible, Parole de Dieu

- I La Bible à l'aune du doute
 - a) La critique biblique
 - b) Le saut de la foi (le fidéisme)
 - c) La version barthienne
 - d) Les théologies sécularisées
- II L'autorité biblique réaffirmée
 - a) Le dogme catholique
 - b) La théologie évangélique
 - c) La spécificité Réformée

Introduction

A Marseille, l'an dernier, nous avons eu une exposition sur la Bible qui était intitulée : « La Bible, patrimoine de l'humanité ». La Bible était donc présentée comme une richesse qui nous vient du fond des âges - ce qu'elle est assurément - mais finalement, sous ce titre, le non-croyant pouvait se sentir à l'aise : la Bible est bien pour lui le produit de l'humanité... et rien que cela. Ce titre non-confessant a eu le mérite d'ouvrir les portes de l'Alcazar, la grande bibliothèque municipale de Marseille, et d'avoir Jean-Claude Gaudin pour présider à son inauguration.

Alors, certes, la Bible peut aujourd'hui être considérée comme un patrimoine de l'humanité, mais ce qui est certain, c'est que son existence même est liée au fait qu'en ses origines elle a été reçue comme Parole de Dieu, tant par le peuple juif, pour l'Ancien Testament, que par la première Eglise, pour ce qui est des deux Testaments. Si une multitude d'hommes, de scribes, ont patiemment recopié ces lignes hébraïques ou grecques tout au long des âges, c'est parce qu'ils savaient qu'ils tenaient dans leurs mains un texte sacré, une révélation venue de Dieu. Et aujourd'hui encore, toute initiation chrétienne passe nécessairement par la découverte de la Bible et de ses enseignements. La Bible (Ancien et Nouveau Testament) reste le fondement de toute Eglise chrétienne, et on ne peut imaginer d'Eglise ou de christianisme sans la Bible !

Et cependant, le regard que des chrétiens eux-mêmes ont porté sur ce livre a pu connaître d'importantes mutations, notamment durant les trois derniers siècles de la longue histoire du christianisme. En particulier, l'équivalence : Bible = Parole de Dieu, est devenue pour bon nombre d'entre eux, de protestants notamment, une croyance qui n'est plus recevable.

Que s'est-il passé ? Avons-nous eu tort de donner à la Bible ce statut de livre saint, inspiré de Dieu et par là-même infaillible ?

Quels sont les arguments qui justifieraient ce déclassement ?

Et quelles doctrines de remplacement pourrions-nous adopter en ce qui concerne ce statut de la Bible ?

Enfin, quelles sont les raisons qui pourraient nous conduire à maintenir la doctrine traditionnelle, et comment cela se traduit-il dans les Eglises ou les mouvements qui la maintiennent ? C'est ce que je vous propose d'étudier ce matin.

I La Bible à l'aune du doute

- a) La critique biblique

D'abord une précision : le mot « critique » n'est pas nécessairement à prendre en mauvaise part.

- La critique, lorsqu'elle s'exerce par exemple sur la recherche des meilleurs manuscrits, est en fait très utile. C'est un travail scientifique qui permet de nous rapprocher du document originel. C'est ce qu'on appelle la « critique textuelle ».

- Positive aussi, la « critique des formes » qui permet de repérer des formes littéraires différentes présentes dans la Bible. Ces formes ayant une influence sur le sens, il est important de bien les reconnaître.

- Et il est normal aussi que les progrès de la connaissance, sur les plans scientifique comme historique, que ces savoirs nouveaux interpellent de temps en temps notre compréhension de tel ou tel passage de la Bible.

En bref, ces diverses formes de critiques peuvent nous dégager d'une certaine lecture naïve de la Bible qui peut être trompeuse par moment.

Mais il peut aussi se développer une critique qui n'en reste pas aux simples méthodes de travail, mais qui sous prétexte de neutralité et d'objectivité, devient en fait le relais idéologique du monde sécularisé. Et c'est ce qui est arrivé, très progressivement, au cours du temps.

On s'est d'abord interrogé sur les conditions de rédaction des livres bibliques. Qui les a écrits ? Et à quelle époque ? C'est ce qu'on appelle, la « critique des sources ».

Tout a commencé avec le travail d'un curé, l'abbé Richard Simon, curé de Beleville, près de Rouen, un passionné d'Ancien Testament. Il publia, en 1678, un livre intitulé : « histoire *critique* du Vieux Testament » et dans lequel il apporte un léger correctif à la thèse traditionnelle qui voulait que l'ensemble du Pentateuque ait été rédigé par Moïse. En effet, nous dit-il, le récit de la mort de Moïse (présent dans le Deutéronome) n'a pas pu être rédigé par Moïse !

Bien.

Jusque là, on est d'accord. Il y a eu un autre rédacteur.

On peut d'ailleurs faire la même remarque à propos de la finale de l'Ecclésiaste ou celle de l'évangile de Jean... qui ne sont pas de la même plume que le reste de l'ouvrage.

A priori, la portée de cette « critique » nous paraît bien modeste.

Mais en fait, il s'agissait de la première lézarde annonçant un séisme de grande ampleur !

Peu à peu, on en vient à penser que ces documents anciens ont pu être des œuvres bien plus composites qu'on ne l'avait supposé. Par exemple, au 19^e siècle, un professeur luthérien du nom de Julius Wellhausen mit au point une thèse sur l'origine du Pentateuque (avec le livre de Josué), dans laquelle Moïse était totalement exclu en tant que rédacteur. Le Pentateuque serait le résultat de quatre couches rédactionnelles qui s'étaleraient sur une fourchette de 400 ans environ, du 9^e au 5^e siècle avant J.C.

Cette thèse connaîtra un très grand succès, tant en milieu catholique que protestant, et on en a vu tous les fruits dans l'édition, en 1975, de la TOB, dont les notes en sont le fidèle reflet. Cette théorie, qu'on appelle la théorie documentaire, est devenue, malgré toutes les critiques bien fondées qui lui ont été adressées, la règle, la norme de ce qui doit être enseigné dans les sphères académiques. Or, cette hypothèse pose deux gros problèmes aux croyants :

1. Vue la distance chronologique entre les événements de l'époque de Moïse (datation généralement admise : 13^e siècle avant J.C.) et l'époque de rédaction - un écart qui va de 400 à 800 ans - n'y a-t-il pas des doutes quant à la fidélité historique de ce qui nous est raconté ? N'est-on pas plus en présence d'une reconstitution épique et largement légendaire des origines d'Israël ?

2. Les quatre couches rédactionnelles se repéreraient, aux dires de Wellhausen et de ses disciples, au fait qu'elles ne véhiculent pas la même théologie ! Chaque période de rédaction aurait amené sa propre vision de Dieu et l'aurait gravée dans le Pentateuque. Si bien que le document final serait tout à fait éclectique et ne nous permettrait pas d'avoir une vision unifiée de Dieu et de son action dans le monde.

Malgré tout, il faut savoir qu'une approche semblable va concerner en définitive toute la Bible, Nouveau Testament compris. Le résultat global, c'est qu'on ne sait plus ce qu'il y a de vraiment historique dans cette histoire sainte qui nous est racontée dans ce gros livre. Et il est vain de chercher à fonder un ensemble de doctrines cohérentes à partir de cette Bible qui est intrinsèquement plurielle, juxtaposant des visions du monde et de Dieu qui ne sont pas compatibles.

De plus, parallèlement à cette « critique des sources », on a assisté au sein même des Eglises, et particulièrement au sein des Eglises protestantes et de leurs instituts de formation des pasteurs, à une montée du rationalisme qui a donné naissance, au 19^e siècle, à ce qu'on a appelé le protestantisme libéral.

Ses origines sont anciennes. On les discerne déjà au 16^e siècle. Cette forme de critique, ouvertement idéologique, a pris pied dans les Eglises Réformées en France dès le 17^e siècle grâce à l'académie de Saumur, mais c'est évidemment au 18^e et au 19^e siècles qu'on en voit les manifestations les plus spectaculaires : tout ce qui, dans la Bible, n'est pas rationnellement crédible et compatible avec les savoirs du temps est abandonné. En premier lieu, bien sûr, les miracles. Ces récits où interviennent le miraculeux sont issus d'une époque pré-scientifique où le merveilleux côtoie sans difficulté le réel. Aujourd'hui, ce n'est plus acceptable. Et si autrefois, les miracles racontés dans la Bible avaient une valeur apologétique - ils prouvaient la vérité du christianisme... et l'inspiration de la Bible - désormais ils ne prouvent plus rien du tout. C'est bien plutôt eux qui demande à être prouvés !

Bien entendu, le récit biblique de la création passe aussi sur le gril. Le chrétien rationaliste accordant un crédit total à la science qu'il croit totalement neutre et indépendante, va rejeter dans le domaine du mythe (pré-scientifique) le récit de la création et la vision du monde qu'on trouve dans la Bible. Sans état d'âme, il va adopter la conception mécanique d'un univers autonome, ainsi que l'explication évolutive de l'ensemble du réel.

Parvenu à ce point, peut-on encore parler de la Bible comme Parole de Dieu ? Est-elle encore le fondement de la foi ?

b) Le saut de la foi (le fidéisme)

A la fin du 18^e siècle, devant la montée du rationalisme et les progrès de la critique biblique, bien des théologiens protestants perdent pied. Ils ne parviennent plus à faire cet acte de foi qui consiste à recevoir la Bible comme Parole de Dieu, fondement et norme infaillible de ce que l'on doit croire. Mais si la Bible n'est plus le fondement solide sur lequel la foi peut s'appuyer... par quoi la remplacer ? Sur quoi, en définitive, repose ma foi ?

C'est ici que va apparaître une nouvelle façon de concevoir l'être protestant. Si, au lieu de chercher une assise qui soit extérieure (la Bible... et l'Eglise pour un catholique), si la foi pouvait trouver sa source et sa vie dans mon intériorité... dans ma vie intérieure, dans mon sentiment religieux ! L'expérience religieuse que peut faire n'importe quel homme, n'est-elle pas le véritable fondement de la foi ?

C'est cette piste que va ouvrir un philosophe et théologien allemand nommé Friedrich Schleiermacher. Dans son ouvrage publié en 1821 et intitulé tout simplement « La foi chrétienne », il affirme que l'autorité du texte biblique ne peut être le fondement de la foi en Christ. C'est la foi qui est première. C'est elle qui fonde l'autorité que l'on accorde à la Bible (révolution copernicienne) !

Et si l'on pose la question de savoir sur quoi la foi elle-même est-elle fondée, la réponse est ici : sur la conscience religieuse qui est en moi. Et Schleiermacher va préciser ce qu'il entend par « conscience religieuse » : c'est le sentiment de dépendance qu'un homme peut éprouver, vis-à-vis de Dieu, ou plus largement, vis-à-vis de l'infini.

Et c'est ce sentiment qui nous amène à Christ... et par le Christ à la Bible. Nécessairement, parce que l'âme religieuse va reconnaître en Christ celui qui a vécu le plus intensément ce sentiment de dépendance, au point qu'il appelait Dieu son Père, et qu'il disait faire UN avec lui.

Alors pour Schleiermacher, la Bible est inspirée... mais plus ou moins : le Nouveau Testament plus que l'Ancien, et dans le Nouveau Testament, certains passages plus que d'autres. C'est à la conscience religieuse de chaque individu de détecter l'or de la paille, au sein même des Ecritures.

Cette pensée sera relayée en France par un contemporain, le pasteur Samuel Vincent (1787-1837) de Nîmes. C'est ce qu'on va appeler le courant « fidéiste » (du latin « fides » qui veut dire « foi »). Dans cette optique, la foi est logiquement antérieure à la Bible dans l'ordre de l'autorité, et donc aussi antérieure aux doctrines.

Schleiermacher avait une grande liberté par rapport aux doctrines chrétiennes ! A vrai dire, la plupart d'entre elles étaient à ses yeux, périmées, complètement inadéquat dans le monde moderne. On

pouvait donc les laisser de côté, de toute façon cela n'altérerait pas la foi qui reste toujours au-dessus des doctrines.

Cette séparation radicale entre foi et doctrine a été particulièrement mise en évidence par deux théologiens français qui vivaient au tournant des 19^e et 20^e siècles, il s'agit d'Auguste Sabatier (le réformé) et d'Eugène Ménégoz (le luthérien). Ils ont fondé ce qu'on a appelé « l'école de Paris », ou le « symbolo-fidéisme » à cause du rôle important qu'ils accordent aux symboles dans l'expression de la foi. En effet, pensent-ils, plutôt que de se dire aux moyens de doctrines, le christianisme devrait s'en tenir aux symboles car ceux-ci représentent la foi sans vouloir l'élucider, comme le font les doctrines. Car pour Sabatier, la foi est « élan vers un mystère ». Et en conséquence, toute doctrine ne peut être plus qu'une simple opinion.

Et donc, peu importe si la Bible n'est pas très fiable sur le plan historique et dans sa manière de décrire le réel ; peu importe également si ses contradictions internes interdisent l'élaboration d'une théologie biblique, car *elle n'est plus l'autorité qui fonde* ma foi, elle n'est plus qu'une réserve de pensées morales ou métaphysiques dans lesquelles ma foi puise librement.

Le courant fidéiste a très nettement favorisé la réunification des Eglises Réformées en 1938, processus qui a donné naissance à l'ERF. Et sans qu'il soit aujourd'hui incarné par des personnalités typiques, ou par des unions d'Eglises particulières, on peut néanmoins se rendre compte que cette démarche existe toujours, et même en milieu évangélique, lorsque l'accent sur l'expérience religieuse prend le pas sur l'objectivité du texte biblique.

c) La version barthienne

Karl Barth (1886-1968), théologien suisse, fut sans doute la plus grande figure de la théologie protestante au XX^e siècle.

Il va réagir très nettement et très salutairement contre la pensée religieuse de son temps, en relevant, avec perspicacité que tous les travaux de la théologie universitaire, qu'elle soit libérale ou fidéiste... et souvent les deux à la fois, n'aboutissaient plus réellement à un discours « théologique » (c'est à dire sur Dieu)... car en fait, tout partait de l'homme. Et donc, tout ce que l'on disait, c'était ce que l'homme pouvait avoir comme expérience ou comme pensée religieuse. Il s'exprime ainsi :

« Leur orientation anthropocentrique (celle des études théologiques menées depuis deux siècles) était telle que lors même qu'elles prétendaient parler de Dieu, elles ne parlaient que de l'homme sur un ton plus élevé. »

En d'autres termes : si vous commencez votre réflexion théologique sous le plafond, vous êtes condamnés à ne jamais dépasser le plafond !

Pour Barth, Dieu c'est le *Tout-Autre* (une formule qui aura beaucoup de succès). On n'y accède pas graduellement par une échelle qui partirait du sentiment religieux. Qu'est-ce que l'expérience religieuse ? Pour Schleiermacher et consort, c'est là le fondement de la foi... et bien Barth va répondre : pas étonnant que sur ce fondement on n'arrive rien à construire, car l'expérience religieuse *n'est pas une expérience de Dieu* ! C'est l'expérience de *l'abîme* qui nous sépare de ce Dieu transcendant.

Autrement dit, nous, les hommes, nous ne pouvons rien dire sur Dieu. Seul Dieu peut parler de lui-même.

La théologie de Karl Barth est donc à nouveau une théologie qui part *d'en haut*... et c'est en cela qu'elle a pu être qualifiée de néo-orthodoxie. Barth ne rejoint-il pas les Réformateurs, qui ne construisent pas leur pensée théologique sur la base de leur expérience mais sur celle de la *Révélation* ? Il faut que Dieu parle pour que nous puissions parler à notre tour. Sur ce point, en effet, Barth est en parfait accord avec Calvin.

Et d'ailleurs, contrairement aux libéraux et aux fidéistes, on voit bien dans tous ses écrits (volumineux !) qu'il renoue avec l'essentiel de la doctrine chrétienne, même si quelquefois il réinterprète certains dogmes à sa manière.

Pas étonnant qu'avant guerre, lorsque les premiers écrits de Barth arrivèrent en France, les pasteurs et théologiens calvinistes ont cru voir en lui un précieux allié.

Cependant il va s'avérer très vite que sous ce concept de « Révélation », Barth ne mettait pas exactement la même chose que les Réformateurs du XVI^e siècle.

Et c'est ici que l'on rejoint la question du statut de la Bible.

Barth, à l'évidence, manifeste un bien plus grand respect pour la Bible que ce n'était le cas dans les divers courants théologiques qui l'ont précédé. Il peut même, à l'occasion, appeler la Bible « Parole de Dieu »... mais pourtant cette Bible est pour lui distincte de la Révélation. Alors qu'est-ce que la « révélation » ?

Pour le théologien de Bâle, la révélation, c'est Dieu lui-même. Il n'y a aucune différence entre ce qu'il est lui-même et ce qu'il révèle... c'est la raison pour laquelle il lui est impossible d'identifier purement et simplement la Bible avec la révélation.

En réalité, pour lui, seul le Christ, qui est Dieu, est la révélation de Dieu. Lui, il est la Parole révélée. Alors quel statut pour la Bible ? Celle-ci est un *témoignage* rendu au Christ. La Bible n'est pas la Parole révélée, mais elle rend témoignage à la Parole. Bien sûr, elle est indispensable. Sans elle, on ne peut aller au Christ, sans elle, on ne peut entendre la Parole de Dieu... mais elle n'est pas elle-même cette Parole. La Bible n'est qu'un témoignage humain à cette Parole révélée. c'est pourquoi, reconnaît Karl Barth, elle est pleine (et je cite) « d'erreurs historiques ou scientifiques et de (toutes ses) contradictions théologiques. »

Et cependant, Dieu se sert d'elle pour nous rencontrer, pour se révéler à nous. L'Esprit-Saint va se servir de ce témoignage imparfait (comme tous les témoignages) pour nous amener à vivre une rencontre avec Dieu.

La Bible n'est donc pas, en elle-même, Parole de Dieu, mais dans un événement provoqué par l'Esprit-Saint, elle peut *devenir* pour moi Parole de Dieu.

Evaluation : Bien que Barth ait voulu rompre avec la démarche anthropocentrique, en remettant l'accent sur le Dieu qui se révèle lui-même en Christ, le fait de maintenir la Bible en dehors de cet événement - elle n'est qu'un témoignage à - aboutit à un résultat proche des fidéistes : la connaissance de Dieu résulte ultimement d'une expérience subjective. Si, en effet, la Bible n'est pas la révélation, comment alors discerner cette révélation sans risquer d'être trompé par ses propres pensées ? Dire qu'il s'agit d'une action de l'Esprit en moi n'est qu'une pétition de principe, car aucune Parole de Dieu objective ne permet de vérifier si c'est bien le cas.

d) Les théologies sécularisées

Mais cette Bible réévalué « à l'aune du doute » atteint un nouveau paroxysme avec deux courants qui se sont développés après la seconde guerre mondiale.

Le premier est issu des travaux d'un spécialiste du Nouveau Testament nommé Rudolf Bultmann (1884-1976)

Etudiant les formes littéraires du Nouveau Testament, Bultmann en vint à penser que sous le récit apparemment historique des évangiles se cache en réalité un « kérygme », c'est à dire en fait une prédication, un message. Le lecteur occidental moderne a l'impression de lire une histoire qui est réellement arrivée, mais la plupart du temps, c'est simplement la manière d'enseigner de l'époque. Puisqu'on ne manie pas de concepts abstraits, on raconte des histoires. Les évangiles sont donc des messages de foi présentés sous forme « mythique ». Il s'ensuit que pour comprendre le fond de ces messages, il faut « démythologiser », c'est-à-dire, non pas supprimer les mythes - sans quoi on entend plus rien, parce que le message est dans les mythes - mais décrypter le message qui se cache dans l'expression mythique.

Et ce qui est assez amusant (ou affligeant !), c'est de constater qu'en définitive, l'Évangile nous enseignerait quelque chose d'étonnamment proche de la philosophie d'Heidegger (1889-1976). Finalement, le message biblique véhiculé depuis des temps immémoriaux enseignerait ce que l'on trouve dans la philosophie existentialiste (à la mode, du temps de Bultmann), en particulier celle d'Heidegger.

En effet, lorsque les concepts de « péché », de « ciel », de « Royaume », de « vie éternelle », de « résurrection » sont enfin démythologisés, on aboutit à un discours qui ne s'adresse plus qu'à l'homme intérieur, à ma manière d'être dans le monde, sans plus aucune référence à des réalités qui seraient extérieures à moi-même et à l'existence présente. Par exemple, et pour conclure sur ce sujet : qu'est-ce qu'être sauvé ? Qu'est-ce qui se cache sous ce langage mythique de salut ? Réponse : être sauvé, c'est passer de l'inauthenticité à l'authenticité !

La Bible devient alors complètement captive d'une vision du monde ; et même si on utilise encore son langage, ce n'est plus du tout pour dire ce que, pendant des siècles, on a cru qu'elle disait.

Un même désir d'être en accord avec les horizons d'un monde sécularisé va se traduire également par une lecture socio-politique du message biblique.

Le théologien et résistant allemand Dietrich Bonhoeffer (1906-1945) en a jeté les bases dans ses lettres de cellule, avec sa notion de *christianisme a-religieux*. Cette idée fera son chemin et deviendra un mouvement de grande ampleur dans les années 60 et 70. On croit discerner dans la Bible un enseignement sur la libération de l'homme. Mais une libération qui ne se situe plus en référence avec le péché et la mort, mais dans les domaines culturels, sociaux et politique. Il va donc falloir abattre tout ce qui tient l'homme aliéné de lui-même, et certains iront jusqu'à dire que l'ultime forme de son aliénation, c'est la croyance en Dieu. On voit apparaître alors ce qu'on a appelé la théologie de la mort de Dieu. Deux ouvrages au titre très évocateurs vont paraître dans les années 60 :

celui d'Harvey Cox : « La cité séculière » ;

et celui de J.A.T. Robinson : « Dieu sans Dieu ».

En France, et dans les milieux réformés, ces convictions seront répercutées notamment par les pasteurs Georges Casalis et Roger Parmentier.

Mais relevons que toutes ces aventures théologiques, fidéiste, barthienne, bultmanienne ou politique, reposent sur un sérieux affaiblissement quant au statut de la Bible.

Est-il bien vrai qu'on ne peut plus dire aujourd'hui que la Bible est la Parole de Dieu ?

On va voir que d'autres chrétiens vont reprendre cet ancien flambeau et le réalimenter par des études sérieuses et pertinentes.

II L'autorité biblique réaffirmée

a) Le dogme catholique

Quand on parle de l'Eglise catholique, il faut prendre conscience qu'on parle d'une institution qui a une dimension mondiale et qui compte environ 1 milliard de personnes ! Il est donc inévitable que sur les questions doctrinales, comme sur la spiritualité, et comme sur l'éthique, il y ait d'importantes variations selon les lieux et selon les populations.

Si bien que lorsqu'on évoque la foi catholique, il y a deux méthodes, deux approches différentes, qui aboutissent fatalement à des conclusions différentes :

- soit on interroge le dogme, et le discours officiel de l'Eglise, c'est-à-dire celui des conciles, des catéchismes, du droit canon, et celui du pape, bien sûr, et pour une part encore celui des évêques...

- soit on s'intéresse à ce que croient les catholiques, ceux qui ne sont pas chargés de répercuter le discours officiel, c'est-à-dire, bien sûr la masse des croyants dans telle ou telle région du monde, mais aussi les prêtres qui, sortis de la messe, font souvent preuve d'originalité, et aussi la théologie académique enseignée dans des facultés et des instituts de recherche.

Or, cette deuxième piste révèle une Eglise catholique traversée par des courants de pensée similaires à ceux qu'on peut trouver dans le protestantisme, et ceci tant au niveau populaire que chez les grands érudits.

On se souviendra que c'est un curé qui, au XVIIIe siècle, a ouvert la voie à la critique des sources. Et, bien que celle-ci a été le cheval de bataille de la théologie protestante, et germanique, au XIXe siècle, les milieux universitaires catholiques l'ont largement adopté au XXe. De même, les théologies sécularisées ont fait leur chemin dans l'Eglise romaine. La *théologie de la libération*, apparue au sein du catholicisme latino-américain a connu une grande audience. La relecture politique

de la Bible s'est répandue et a même envahi les éditions catholiques dans le dernier quart du XXe siècle.

Et cependant, comme on va le voir (et c'est là une force du système catholique romain), le dogme de l'Eglise n'a guère été affecté par ces divers courants de pensée.

Au XIXe siècle, alors que se construisent les Etats laïques, que l'Eglise perd définitivement son monopole idéologique, se développe à Rome une mentalité de citadelle assiégée. Il faut absolument protéger l'Eglise de toutes les influences pernicieuses qui découlent de la modernité. c'est ainsi que paraît en 1864, sous la direction du pape Pie IX, le *syllabus*, un document qui condamne 80 erreurs des temps modernes. Et c'est dans cet esprit que se réunit, cinq ans plus tard, le premier concile du Vatican. Concile qui va « resserrer les boulons » autour de l'autorité du pape en promulguant le dogme de son infaillibilité.

Au cours de ce concile, la question du statut de la Bible sera abordée. Loin des agitations intellectuelles du temps, le concile réaffirme l'autorité divine des saintes Ecritures. Une proposition de rédaction du texte final allait très loin puisqu'elle était rédigée ainsi : la Bible est « la propre et véritable Parole de Dieu inscripturée. »

Le concile retiendra finalement une formulation un peu moins carré, qui met surtout l'accent sur l'inspiration divine des Ecritures : les livres bibliques sont « écrits sous l'inspiration du Saint-Esprit ; ils ont Dieu pour auteur. »

Ce texte, qui laisse un peu plus de souplesse dans la compréhension du phénomène, est le reflet d'une difficulté à rendre compte de la double origine de la Bible, à la fois humaine et divine.

Le professeur Alfred-Marie Le Hir, qui enseignait au séminaire St-Sulpice à Paris dans les années 1860, exprime sa perplexité de cette manière :

« On sait ce que c'est que l'inspiration divine, c'est-à-dire que Dieu a dicté l'Ecriture Sainte, mais comme on voit aussi dans ces livres les efforts du travail de l'homme, il est difficile de dire précisément jusqu'où les livres saints sont l'œuvre de Dieu et combien le travail des hommes y a concouru. »

Malgré cette hésitation, il demeure clair que l'Eglise catholique du XIXe siècle a maintenu la doctrine traditionnelle au sujet du statut de la Bible.

On aurait pu craindre que cette position change sensiblement avec l'avènement d'une politique nouvelle apparue dans l'Eglise avec le pontificat de Léon XIII (1878-1903), et ses prolongations jusqu'au concile de Vatican II. En effet, Léon XIII opère une véritable rupture avec l'état d'esprit qui avait dominé auparavant. Il veut sortir l'Eglise de sa forteresse et la remettre en dialogue avec le monde. Cette nouvelle orientation arrivera à maturité avec le pontificat de Jean XXIII et le concile Vatican II. De nombreux changements vont alors se manifester dans l'Eglise catholique. Mais le tour de force particulièrement bien réussi, c'est d'avoir entraîné toute l'Eglise dans cet *aggiornamento*, sans cependant avoir affaibli le moins du monde les dogmes reçus jusqu'alors.

Et en ce qui concerne le statut de la Bible, le concile est resté étanche à toute influence académique interne ou externe, et a maintenu le cap qui avait été celui du précédent concile. Plus même ! Sans se prononcer sur la question difficile de l'humain et du divin, l'assemblée conciliaire va cependant confesser « l'inerrance » biblique, c'est-à-dire que la Bible est infaillible, sans erreur.

Après avoir repris de l'ancien concile la formule « ils ont Dieu pour auteur » (les livres bibliques), on trouve la phrase suivante :

« Il faut déclarer que les livres de l'Ecriture enseignent fermement, fidèlement et sans erreur la vérité que Dieu pour notre salut a voulu voir consigné dans les lettres sacrées. »

Lorsqu'on considère donc l'Eglise catholique au travers de ses autorités, il n'y a aucun doute : la Bible *est* bien la Parole de Dieu. C'est un point très important, une base solide pour nos relations œcuméniques !

b) La théologie évangélique

Les Eglises protestantes historiques, qu'elles soient anglicanes, luthériennes ou réformées, ont beaucoup moins bien résisté aux diverses vagues et modes théologiques qui ont marqué l'histoire

depuis trois siècles. Elles ont, les unes après les autres, abandonné leur ancienne confession de foi et se sont, pour la plupart, ouvertes à un certain pluralisme doctrinal. La question du statut de la Bible fait donc désormais partie de ces sujets de doctrine qui sont abandonnés au domaine des libres opinions (on parlera de convictions !). Autrement dit, les approches dictées par le doute et par des conceptions philosophiques étrangères à la Bible, sont considérées avec la même légitimité que celle qui était portée par les Réformateurs... on pourrait même dire : « que celle qui a fait la Réforme », à savoir le *sola scriptura*.

Fort heureusement, dès le début du XIXe siècle, et grâce au mouvement de spiritualité qu'on appelle « le Réveil », on a vu se lever des générations de théologiens qui, sur cette question de l'autorité et du statut de la Bible, ont repris le flambeau qui avait éclairé toute la doctrine des Réformateurs. Et face aux critiques de leur temps - dont certaines n'étaient pas connues des hommes du XVIe siècle - ils ont fait avancer la réflexion, et ainsi précisé ce que l'on pouvait/devait comprendre à travers cette équation : la Bible = la Parole de Dieu.

Deux thèmes ont en particuliers retenu l'attention au cours des XIXe et XXe siècles : la question de *l'inerrance*, et celle de *l'inspiration*.

En ce qui concerne l'inspiration, on se doit de mentionner l'œuvre du théologien suisse Louis Gaussen (1790-1863). Son ouvrage paru en 1840 et intitulé : « Théopneustie ou pleine inspiration des saintes Ecritures » fut comme un pavé jeté dans la mare des théologiens fidéistes et rationalistes de son temps, suscitant quelquefois la controverse, et souvent le dédain. Mais indéniablement, ce fut une réalisation magistrale. Dans ses quelques 600 pages, Louis Gaussen réplique avec beaucoup d'à propos et d'efficacité aux poncifs de l'académisme protestant. En même temps, il précise cette notion d'inspiration en montrant bien qu'elle s'applique au texte biblique et pas nécessairement à son auteur humain !

Pour certains, c'est une idée totalement étrangère à leur cheminement intellectuel ! On pouvait admettre que les écrivains bibliques aient été des personnes religieusement inspirées... inspirées par le Saint-Esprit, si l'on veut. Mais, bien évidemment, entre cette inspiration intérieure et ce qu'ils ont écrit, il pouvait y avoir une marge, plus ou moins importante, dans laquelle se glissait toute l'humanité du rédacteur, c'est-à-dire ses limites au niveau de la connaissance, et puis ses propres acquis culturels et moraux. Bref, Dieu avait inspiré les rédacteurs, mais la Bible ne saurait être reçue comme le pur produit de leur inspiration. C'est un texte composite, qui ne peut donc être purement et simplement reçu comme Parole de Dieu.

Or, Gaussen montre, avec appuis bibliques, que l'inspiration de l'Ecriture est un phénomène qui s'applique, non à l'auteur, mais au texte même qu'il a écrit. Il s'agit donc d'une inspiration *verbale*. Et Gaussen de bien préciser que cela n'implique nullement un phénomène de dictée mécanique dans lequel le rédacteur aurait perdu toute réalité, n'étant qu'une plume entre les mains de Dieu. Tout au contraire, Dieu a parfaitement respecté la liberté et la personnalité des rédacteurs. Sa direction souveraine sur le monde et l'action secrète du Saint-Esprit ont permis/produit ce miracle de l'inspiration. Dieu a bien fait écrire ses Paroles, alors même que ce furent en même temps des paroles que des hommes ont pensées et rédigées.

A ce sujet, les théologiens évangéliques, à la suite des Pères de l'Eglise d'ailleurs, ont fait le parallèle très suggestif avec le Christ, Parole incarnée, vrai Dieu et vrai homme. Il s'agit là, ultimement, d'un mystère, mais d'un mystère que l'on reçoit dans la foi. Si cette conjonction du divin et de l'humain peut être vraie dans la personne du Christ, alors rien ne s'oppose, ou plutôt, tout suggère qu'il peut en être ainsi avec la parole inscripturée : elle peut être parole d'homme, et être en même temps Parole de Dieu.

C'est cela qu'on appelle en théologie *l'inspiration plénière*.

Cette position sera soutenue par un bon nombre de grands noms du Réveil, tels César Malan, John Nelson Darby, Merle d'Aubigné, Jalaguier, Adolphe Monod, et surtout Agénor de Gasparin qui fut le grand défenseur de Gaussen.

Dès lors, c'est la mouvance qu'on va appeler « évangélique » qui va recueillir ce patrimoine théologique et le faire fructifier.

Et je voudrais mentionner un autre docteur de l'Eglise récente, l'Américain Benjamin Warfield (1851-1921) qui, aux dires de Paul Wells, « est de loin le penseur réformé confessant qui a le plus et le mieux écrit sur la doctrine de l'inspiration et de l'inerrance de l'Ecriture au XXe siècle. »

Cette citation contient à nouveau le mot : « inerrance ». C'est en effet le 2^{ème} grand sujet qui sera travaillé par les docteurs évangéliques, en particuliers au XXe siècle.

Est-il possible de dire que la Bible ne contient pas d'erreur ?

Que voulons-nous dire exactement par là ?

Quelles sont les conséquences de cette doctrine sur notre compréhension des Ecritures ?

Ces questions, et d'autres encore, ont fait l'objet d'études, d'essais et de thèses... et en 1978, un congrès rassemblant à Chicago des théologiens (évangéliques) venus de différentes nations, a permis la rédaction et la publication d'un document qui fait une sorte de synthèse des acquis sur ces questions. Cette déclaration, rédigée en 19 articles, a connu une large diffusion, et peut être considérée comme un marqueur typique de la doctrine évangélique des XXe et XXIe siècles.

Et il me paraît important de souligner un point particulier et fondamental de cette réflexion évangélique au sujet du statut de la Bible. Si tous ces penseurs, au cours des XIXe et XXe siècles, ont proclamé et soutenu ces doctrines de l'inspiration plénière et de l'inerrance, ce n'était pas pour voler au secours de la Bible, pour sauvegarder son autorité face à tous ceux qui commençaient à la ruiner ! Ils n'ont pas *inventer* ces doctrines dans le but de maintenir un christianisme traditionnel ! En réalité, ils étaient tous convaincus que *ces doctrines émanent de la Bible elle-même*.

C'est la Bible, quand on l'écoute sans a priori, sans plaquer sur elle des présupposés qui lui sont étrangers, c'est la Bible qui révèle à son lecteur son propre statut. Elle se présente elle-même comme Parole de Dieu, inspirée et totalement fiable, c'est-à-dire exempte d'erreur.

Or, tel n'est pas le cas de toutes les attitudes « critiques » que j'ai évoquées dans cet exposé. Leur commun dénominateur, c'est au contraire le fait qu'elles abordent le texte biblique avec des présupposés qui n'ont aucun fondement dans l'Ecriture elle-même, mais qui sont dictés par le milieu ambiant, par ce que les sociologues appellent le « croyable possible », par des options philosophiques qui constituent ce milieu et ce croyable possible.

La force de la pensée évangélique, c'est qu'elle applique le *sola scriptura* avec beaucoup plus de rigueur que ne le font ses détracteurs !

c) La spécificité réformée

En dernier lieu, disons un mot sur ce qui peut constituer effectivement une manière spécifique de recevoir la Bible dans la tradition réformée. Par « tradition réformée », j'entends ici d'abord l'attitude réformée confessante, c'est-à-dire celle qui se situe en continuité avec la doctrine de Jean Calvin. Car, beaucoup d'Eglises de par le monde porte le titre de « Réformée », mais dans bien des cas, les ruptures avec la théologie de Calvin peuvent apparaître plus importantes que les éléments de continuité.

Alors pour ce qui est des Réformés confessants, tout au moins, disons d'emblée qu'ils sont « évangéliques » en ce qui concerne le statut de la Bible. Cette position, qui reconnaît à l'Ecriture sainte le statut de Parole de Dieu, ce qui implique l'inspiration plénière et l'inerrance, c'était déjà celle de Calvin, c'est toujours celle des Réformés confessants. Il n'y a donc pas là d'originalité. Le Réformé se réjouit des travaux de Louis Gaussen et de tous ceux des théologiens, réformés ou non, qui ont contribué à éclairer ces doctrines si importantes.

Mais il demeure néanmoins une spécificité réformée !

Elle ne touche pas au statut de la Bible, mais à son interprétation. Il s'agit du rapport entre l'Ancien et le Nouveau Testament.

Depuis Calvin, les théologiens réformés, et par la suite toute la prédication réformée, a beaucoup mis l'accent sur l'unité entre ces deux recueils constitutifs de notre Bible. Le chrétien réformé considère ainsi que l'alliance établie avec Abraham et sa descendance, l'alliance de grâce, parcourt toute la Bible, et trouve son accomplissement plein et entier en Jésus-Christ.

La venue du Christ et le don du Saint-Esprit n'inaugure pas quelque chose de fondamentalement neuf. Il ne s'agit pas d'un recommencement, mais d'un achèvement. Le Christ ne vient pas créer un nouveau peuple de Dieu, mais porter à sa pleine dimension cette notion de peuple de Dieu qui s'origine dans l'appel d'Abraham.

Et c'est la raison pour laquelle la dimension transgénérationnelle et familiale de l'alliance est maintenue dans les Eglises réformées. Dieu a fait alliance avec Abraham *et sa descendance*. Ainsi, la

notion d'alliance implique pas seulement des individus croyants mais aussi des réalités collectives/corporatives comme la famille et la lignée. Ceci a bien sûr des conséquences sur la conception de l'Eglise et sur celle du baptême.

Il est possible également que cette vision d'une Bible très unifiée ait concouru à donner aux Réformés une plus grande conscience de la permanence des enseignements concernant la création et le mandat culturel.

Si en effet, la rédemption est le thème majeur et largement dominant de toute notre grosse Bible, il ne s'ensuit pas que les ordonnances concernant la vocation de l'homme dans ce monde seraient périmées. Il reste un enseignement qui concerne la vocation laïque, culturelle, sociale et politique de l'individu dans le monde. Toute l'existence ne se résume pas au culte et à l'évangélisation ! L'œuvre de Dieu en faveur de sa création se poursuit, et l'homme a sa part à prendre.

C'est là, sans doute un accent spécifique, une manière de lire la Bible, que la tradition réformée continue de porter.

CONCLUSION

C'est sur ces paroles que s'achève ce tour d'horizon des différentes façons de recevoir la Bible et de comprendre son message. Il n'est sûrement pas exhaustif, mais il devrait vous permettre, je l'espère, de vous faire progresser dans votre propre approche, dans votre propre réception des paroles bibliques.

FIN